

La villégiature : un lien historique

Marcel Samson

Volume 6, numéro 2, juillet 1987

Le Saint-Laurent magnétique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080502ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080502ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, M. (1987). La villégiature : un lien historique. *Téoros*, 6(2), 6–8.
<https://doi.org/10.7202/1080502ar>

La villégiature: un lien historique

par Marcel Samson*

Par un certain nombre de documents, guides et récits auxquels vient s'ajouter récemment l'étude historique de Philippe Dubé sur la villégiature dans Charlevoix⁽¹⁾, on sait maintenant que la villégiature privée a constitué un pilier, souvent oublié, de l'industrie touristique en devenir. Jusqu'au XVIII^e siècle, à l'époque du Régime français, on retrace l'existence de villas de campagne sur les bords du Saint-Laurent:

Un prélat français, amateur de belle nature, Mgr Herman Dosquet, évêque de Samos in Partibus, dans ses visites pastorales, vers le commencement du siècle dernier, frappé sans doute par l'éclat du paysage, y fonda une villa. Une plaque de métal, découverte dans les fondations, quand la maison fut rebâtie par Mr. Shepard, marque 1732.⁽²⁾

Dans les environs de Québec particulièrement, la noblesse de cour et d'église avait donc adopté le même comportement que ses concitoyens de la mère-patrie. À cette différence qu'ils avaient un grand fleuve à leurs pieds. Mais c'était à cette époque, un phénomène encore très isolé; c'est avec l'arrivée de la société industrielle au XIX^e siècle que la villégiature prend une certaine ampleur. C'est avec l'émergence de stations estivales dans la région du Bas-Saint-Laurent qu'on a vu apparaître les grandes villas de vacances. En même temps, se produit un mouvement semblable dans les environs de Québec et de Montréal. Mais, avant de parler plus spécifiquement des liens de la villégiature et du Saint-Laurent, rappelons en quelques lignes à quoi ressemblait le Québec au milieu du XIX^e siècle.

Selon les historiens Linteau, Durocher et Robert, c'est à partir de 1820 que le Québec a connu un débordement des paroisses vers les plateaux des Laurentides et des Cantons de l'Est⁽³⁾. Il faut retenir qu'au milieu du XIX^e siècle, les Canadiens-français sont minoritaires à Montréal et ainsi que dans la ville de Québec où ils ne constituent que 60% de la population. C'est aussi vers 1850 que ces mêmes historiens

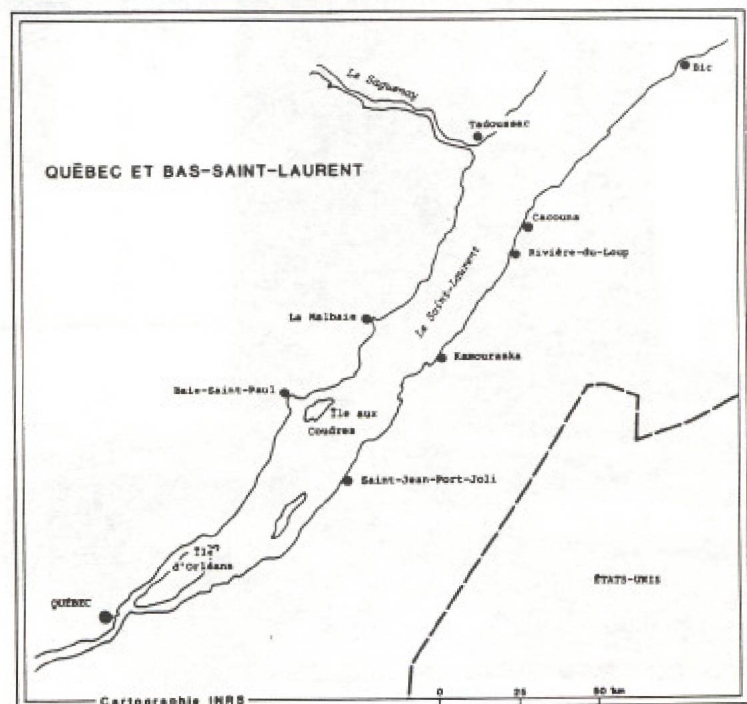
placent "les débuts significatifs de l'industrialisation". En ce qui concerne l'urbanisation comme processus social, il faut également noter qu'en 1851 un peu moins de 15% des Québécois sont des urbains; plus du tiers le seront cinquante ans plus tard et c'est surtout durant la décennie 1871-1881 que ce phénomène s'est accéléré. Enfin, la structure sociale qu'on a pendant longtemps considérée comme extrêmement simple à la fin du XIX^e siècle était en fait plus complexe⁽⁴⁾. On a longtemps cru en effet que la société canadienne-française était formée de deux groupes, d'une part l'élite constituée essentiellement du clergé et des professions libérales et, d'autre part, la masse de la population composée majoritairement d'habitants confinés à l'agriculture. En fait, on peut distinguer une bourgeoisie composée de deux couches: la grande bourgeoisie qui possède presque tout le capital et contrôle les institutions économiques dominantes et la moyenne bourgeoisie qui dis-

pose de moins de capital et qui exerce son contrôle à un niveau intermédiaire. Il y a ensuite la petite bourgeoisie composée de professions libérales, de petits entrepreneurs, de marchands, qui est une classe intermédiaire entre la bourgeoisie et la masse des travailleurs et des paysans.

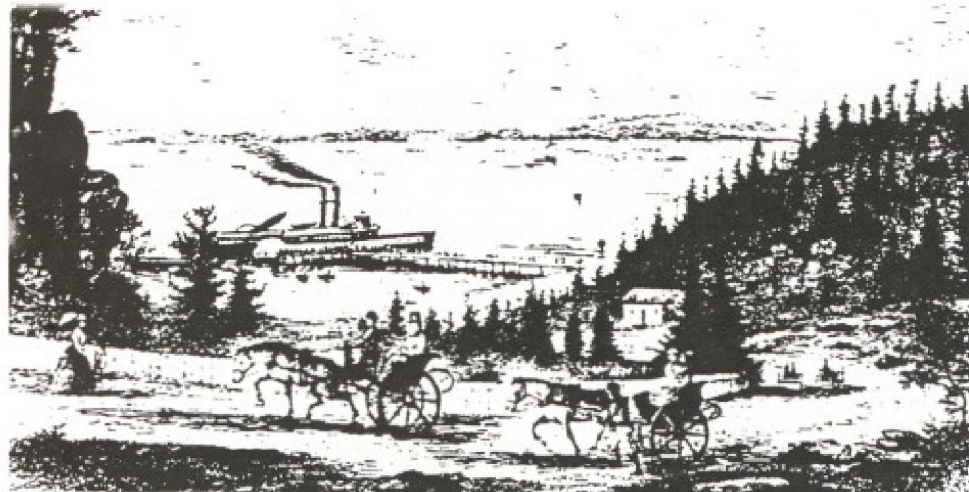
Au XIX^e siècle: les grands centres de villégiature

Considérant ce qu'on vient de dire sur le contexte socio-économique du Québec du milieu du XIX^e siècle, il ne faut pas se surprendre que ce soit des classes privilégiées "étrangères", c'est-à-dire composées surtout d'Américains et de Canadiens anglophones appartenant à la grande bourgeoisie, qui créeront les premières stations balnéaires et montagnardes⁽⁵⁾.

Rappelons les principales caractéristiques de ces centres de villégiature.



*Marcel Samson est professeur-chercheur à l'INRS-Urbanisation.



Le débarcadère à la Malbaie.

Il est intéressant d'abord de noter qu'avant même le développement des grandes stations à la mode surtout fréquentées par la grande bourgeoisie anglaise et américaine, le petit village de Kamouraska en aval de Québec, sur la rive sud du fleuve, fut probablement, selon le géographe Roger Brière, "la plus ancienne villégiature du Bas-du-Fleuve et probablement le plus ancien rendez-vous d'été du Québec" à laquelle on accédait par goélette ou, par diligence, à partir de Lévis. Roger Brière rapporte les paroles d'Arthur Buies, grand chroniqueur et voyageur de la fin du XIX^e siècle, qui affirmait que "les autres endroits ne comptaient pas" et que le manoir du seigneur Taché (de la grande bourgeoisie politique de l'époque) "avait reçu pendant un quart de siècle tout ce que le pays renfermait d'hommes éminents dans la vie publique, ou distingués par la naissance ou la position"⁽⁶⁾. Bref, au cours de la première moitié du XIX^e siècle surtout, Kamouraska était le rendez-vous estival de "la crème des crèmes" de la société canadienne-française de l'époque. Ils étaient fort peu nombreux à faire partie de ce club sélect. Kamouraska eut donc son heure de gloire mais ce n'était encore que bien peu comparativement à ce que devaient connaître quelques villages de la rive nord, de l'autre côté du fleuve, avec l'arrivée de l'élite américaine et canadienne-anglaise. En 1853, avec le début des liaisons en bateau à vapeur avec les principaux villages en aval de Québec, et encore plus important, avec la présence en 1860 du chemin de fer, des centres de villégiature se développèrent et devinrent vite célèbres: Tadoussac, Métis-sur-mer, Cacouna et l'endroit le plus réputé d'entre tous, Murray Bay ou La Malbaie.

L'expansion des services fluviaux et des chemins de fer allaient rendre les attractions de l'estuaire du Saint-Laurent accessibles à une clientèle de plus en plus nombreuse de Canadiens des deux Canada (Haut et Bas-Canada) et d'Américains de la Nouvelle-Angleterre et de New York... Ces stations atteignirent leur apogée vers

la fin du siècle et certaines gardent encore aujourd'hui une clientèle qui leur conserve un reste de prestige.⁽⁷⁾

À la Malbaie et particulièrement dans le village de Pointe-au-Pic, rapporte encore Brière, les villas et les hôtels poussèrent comme des champignons à partir des années 1860 et chaque villageois avait aménagé sa maison pour recevoir des pensionnaires, ce qui constituait un revenu d'appoint intéressant.

Dans une étude très documentée sur l'histoire de la villégiature dans Charlevoix, dont La Malbaie est un des joyaux, l'historien Philippe Dubé s'exprime ainsi:

Au XIX^e siècle, même si l'on croit fermement que l'esprit oisif dans un corps inactif est l'atelier du diable, on commence à reconnaître les vertus d'un récit prolongé. La vie routinière des nouveaux citadins fait qu'ils ont grand besoin de briser le rythme des habitudes. Parallèlement, la période des vacances nécessite aussi un changement de lieu, un dépaysement, ce qui crée alors un mouvement inhabituel de la ville à la campagne. Le déplacement de ces citadins vers les contrées éloignées des pavés et du brouhaha des foules donne naissance à un nouveau mode de vie: la villégiature.⁽⁸⁾

On croirait en lisant cette citation que nous sommes en plein milieu des années 1980 alors que ces phrases s'appliquent à une petite élite qui possédait fortune et rang social suffisamment élevé pour lui permettre, à cette époque, de goûter aux délices de vacances annuelles dans un décor splendide. Déjà, dans la première moitié du XIX^e siècle, la grande bourgeoisie américaine avait adopté un certain snobisme à cet égard. Ainsi en était-il, par exemple, de l'élite de Cincinnati:

For example, outside Louisville some sulphur and mineral springs offered a choice spot for those fleeing the disagreeable atmosphere of the cities and McMurtrie observed that its only objectionable feature was its proximity to Louisville, it being so

near, it requires neither equipage nor the expenses of a journey to arrive there, things absolutely required to render every place of the kind perfectly à la mode. Cincinnati's elite congregated at Kentucky's Big Bone Lick, where they spent summer months in play and relaxation.⁽⁹⁾

Mais les visiteurs qui viennent à La Malbaie en cette deuxième moitié du XIX^e siècle non seulement fréquentent-ils un endroit à la mode et forment-ils une société très fermée mais encore...

L'idée première de ce nouvel art de vivre est de se sentir, pour quelque temps à tout le moins, un aristocrate. En effet, le villégiateur qui s'installe dans une villa aux airs parfois précieux d'un château, s'entoure de domestiques et fait ce qui lui plaît avec la plus grande délectation. C'est ce qui nous fait dire que l'histoire de Charlevoix n'est pas seulement l'histoire d'un endroit, mais encore celle d'un style de vie unique en Amérique.⁽¹⁰⁾

Que faut-il ajouter de plus sinon que c'était effectivement une vie d'aristocrates...

Autour de Montréal

Dans les environs de Montréal, la villégiature au XIX^e siècle n'a pas pris l'allure si particulière de Charlevoix. Cependant, à partir de la deuxième moitié de ce siècle, plusieurs villas ont été construites sur les rives des plans d'eau qui entourent l'île de Montréal. Au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, ces implantations se feront surtout, dans un premier temps, sur le territoire de l'île de Montréal.

Ainsi, à l'est, les petits villages canadiens-français de Longue-Pointe et de Pointe-aux-Trembles, où plusieurs familles de vieille souche cultivent la terre, verront arriver des notables de Montréal qui, en acquérant quelques fermes, en feront leur grand domaine de villégiature. Ainsi, Georges-Étienne Cartier, celui qu'on surnomme le pilier de la Confédération, passe l'été à Longue-Pointe dans sa villa au bord du fleuve. Dans le voisinage, on trouve une petite bourgeoisie d'hommes d'affaires et de politiciens en vue; les Symes habitent le domaine d'"Elmwood" et les Cuvillier celui de Review Cottage.⁽¹¹⁾

Vers le nord, sur les rives de la rivière des Prairies, la bourgeoisie locale de Montréal s'installe aussi sur les confins des terres agricoles de l'île Jésus, là où sera constituée, à partir du noyau de village existant, la nouvelle municipalité de Laval-des-Rapides. Un premier pont en bois construit entre l'île Jésus et l'île de Montréal en 1847 facilitera d'ailleurs cette migration d'estivants.

Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les parties riveraines des terres dans l'ouest de la ville, ont été détachées des terres agricoles, subdivisées et vendues à des citadins

fortunés attirés par la proximité de l'eau et la grandeur des terrains, bref par la qualité exceptionnelle du site. Ces derniers s'y construisirent des maisons qui n'ont des résidences d'été que le nom. Ce secteur situé au sud-ouest de la ville constitue l'essentiel de la zone de villégiature à Laval-des-Rapides, zone qui d'ailleurs se transformera rapidement en secteur de résidences permanentes sous l'effet du développement urbain, et qui demeure jusqu'à aujourd'hui le secteur le plus cossu de la ville.⁽¹²⁾

L'amélioration des communications entre l'île Jésus et l'île de Montréal - les ponts Viau, Lachapelle et le chemin de fer du nord - amèneront des villégiateurs à s'installer en plus grand nombre, particulièrement à la tête de ces voies.

Au tournant du siècle, quelques-uns de ces estivants décidèrent de s'y installer définitivement. Ce furent les premières transformations de la résidence secondaire en résidence principale. La "banlieurisation" venait de débiter...

Vers l'ouest de l'île de Montréal, autour du lac des Deux-Montagnes et du lac Saint-Louis, là où existaient quelques paroisses de paysans francophones, le développement de la résidence secondaire prit très tôt au XIX^e siècle une orientation ethnique et socio-culturelle très précise. Cette migration saisonnière de citadins montréalais anglo-saxons et fortunés devait marquer l'urbanisation subséquente de cette partie de l'île de Montréal. Aujourd'hui, ce territoire est peuplé en majorité par la bourgeoisie anglophone qui s'y est installée en permanence.

Before considering the continuing development of Pointe-Claire as a town and to understand some of the influences on that growth, it is necessary to deal with the phenomenon of the massive influx of summer residents, largely English-speaking that turned the parish into a playground for a period beginning in 1810 and lasting until World War II... Largely English-speaking it was so not by virtue of excluding the local residents or by discriminating against them in any way, but because the permanent residents lived their own lives and followed their own traditional way of life, while the people of the playground were visitors and transients.⁽¹³⁾

C'est en fait à partir de 1856, avec l'arrivée du chemin de fer, que le flux des estivants entre Montréal et l'ouest de l'île commença à grossir; avec la mise en opération d'une deuxième ligne de chemin de fer en 1887 et des premières communications téléphoniques, ce fut l'invasion.

The playground was essentially an english phenomenon. The local population, which was at the beginning of this period 91% French Canadian and catholic, simply did

not participate to any degree to the fun and games, with the exception of regattas. They were not excluded by any rule or prejudice and, in fact, got along very well with the summer people. They simply had other things to do. With the passing of years, though those settling permanently in Pointe-Claire were largely English-speaking, to the point that by 1940 the population was almost equally French and English, no conflicts between the culture arose. The English did their things in their way, in large part to the east of the village, and the French followed their life style, largely in and around the village.⁽¹⁴⁾

Sur la rive sud du Saint-Laurent, devant l'île de Montréal et particulièrement entre les paroisses francophones de Varennes et de Longueuil, s'étaient dès la première moitié du XIX^e siècle quelques villas de la bourgeoisie anglophone et francophone. Ce mouvement s'accroît en 1860 avec la construction du pont Victoria, premier à enjamber le fleuve. Oeuvre gigantesque et grandiose pour l'époque, ce pont allait permettre un afflux beaucoup plus grand de citadins qui, du coup, envahirent les bords du Richelieu; tout comme d'autres émigraient, au nord, sur les rives de la rivière des Prairies. Ce fut aussi l'expansion du chemin de fer qui facilita le déplacement des citadins sur la rive sud jusqu'aux Cantons de l'Est. Pour les Montréalais à revenus plus modestes, il existait tout de même des excursions organisées par la Compagnie de Navigation de Longueuil qui permettaient, à quelques-uns d'entre eux, de profiter de quelques heures de plein air sur l'île Sainte-Hélène, le grand parc des Montréalais en plein milieu du Saint-Laurent.

En cette fin de XIX^e siècle, la villégiature privée s'étendit donc principalement sur les rives du fleuve et des rivières ceinturant l'île de Montréal. Elle occupait aussi parfois, mais de façon moins apparente, la campagne environnante. Dans tous les cas, cette villégiature naissante s'est implantée plus facilement grâce aux différentes voies de chemin de fer qui ont transformé le paysage⁽¹⁵⁾. Mais il ne fait pas de doute que "seule une fraction relativement mince des populations urbaines pouvait se permettre la dépense d'un long déplacement en chemin de fer ou le luxe d'une résidence d'été..."⁽¹⁶⁾. Les observateurs de l'époque indiquent tous que la clientèle touristique était composée de gens fortunés. L'architecture particulièrement impressionnante de certaines villas laissait transpirer le niveau d'aisance financière de leurs propriétaires. Le géographe Brière rapporte justement la description de N.M. Hinshelwood, auteur d'un guide touristique sur Montréal et ses environs⁽¹⁶⁾. Ce dernier parle d'une longue suite de "magnificent country mansions", le long des rives du fleuve et particulièrement sur le territoire de l'ouest de l'île de Montréal qui était possédé par des "wealthy Montreal business-men".

Conclusion

Avant même ces terrains de jeux populaires que sont devenus les Laurentides et l'Estrie, on peut donc dire que le Saint-Laurent a constitué l'élément essentiel autour duquel s'est organisée la villégiature au Québec pendant plus d'un siècle. La grande aristocratie n'étant plus que souvenir et l'urbanisation ayant fait son oeuvre autour de Montréal et de Québec, le fleuve a, sous cet aspect, un peu sombré dans l'oubli. Il semble maintenant connaître un regain de vie, par la Côte de Charlevoix, par ses îles redécouvertes, ou tout simplement par ses riverains qui, plus que jamais, ne veulent pas le voir se banaliser à cause de notre inconscience collective. †

Notes et références

- (1) Philippe Aubé, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, 336 p.
- (2) J.M. Lemoine, *L'album du touriste: archéologie, histoire, littérature, sport*, Québec, Augustin Côté, 1972, p. 83.
- (3) P.-A. Linteau, R. Durocher et J.C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express, vol. 1, *De la confédération à la crise (1867-1929)*, 1979, 660 p.
- (4) P.A. Linteau et al., op. cit., 1979, pp. 167 à 173.
- (5) Roger Brière (1967a), *Les grands traits de l'évolution du tourisme au Québec*, Bulletin de l'Association des Géographes de l'Amérique Française, no 14, p. 83-95, 1967. Monsieur Brière a aussi livré une très bonne description de ces hauts-lieux de villégiature dans sa thèse de doctorat intitulée *Géographie du tourisme au Québec*, 1967.
- (6) Roger Brière, *Géographie du tourisme au Québec*, Montréal, Université de Montréal, Département de Géographie, Thèse de doctorat, p. 23. Citation tirée de: Arthur Buies (1978) *Petites chroniques pour 1977, 1967*, p. 98.
- (7) Roger Brière, *Les grands traits...*, 1967, p. 30.
- (8) Philippe Dubé, op. cit., 1986, p. 103.
- (9) Richard C. Wade, *The Urban Frontier: the Rise of Western Cities, 1790-1830*, Cambridge, Harvard University Press, 1959, p. 313.
- (10) Philippe Dubé, op. cit., 1986, p. 103.
- (11) CIDEM-Communications, *Vers le bout de l'île*, Ville de Montréal, 1985, p. 4 (Pignon sur rue no 12).
- (12) Brian R. Matthews, *A History of Pointe-Claire*, Montréal, Brianor Ltd, 1985, p. 109.
- (13) Brian R. Matthews, op. cit., 1985, p. 126.
- (14) Voir: Jean-Charles Harvey, *Québec, la douce province*, s.l., Chemin de fer national du Canada, 1925, 63 p.
- (15) Roger Brière, *Les grands traits...*, 1967, p. 43.
- (16) N.M. Hinshelwood, *Montreal and Vicinity*, Montréal, Desbarats and Co., 1903, 153 p.